

**LETTRE PASTORALE**  
de  
**Monseigneur l'Évêque de Nantes**  
*au Clergé et aux Fidèles de son Diocèse*

---

**LA CANONISATION PROCHAINE**  
du

**BIENHEUREUX GRIGNION de MONTFORT**

---

**Jean-Joseph VILLEPELET**  
par la Miséricorde de Dieu et la grâce du Saint-Siège Apostolique  
Évêque de Nantes  
au clergé et aux fidèles de son diocèse  
Salut et Bénédiction en Notre-Seigneur Jésus-Christ

---

Nos Très Chers Frères,

Dans notre Lettre Pastorale du Carême précédent, nous vous invitons à élever vos âmes à la hauteur des circonstances que traversait notre patrie. Nous proposons à vos réflexions les leçons du passé, les devoirs du présent et les consignes de l'avenir. Nous résumions tout cet enseignement dans le cri de saint Gohard mourant : En haut les cœurs ! **Sursum Corda** !

Depuis lors, douze mois ont passé et les circonstances demeurent les mêmes. Bien plus, le conflit n'a fait que s'étendre ; il atteint actuellement presque toutes les nations de la terre. Qui donc aurait le droit de se désintéresser de tels événements et de se réfugier dans un égoïsme coupable ? D'ailleurs le souvenir de nos morts, l'absence de nos chers prisonniers suffiraient déjà à exciter votre générosité et à rendre plus ferventes vos prières pour que bientôt s'établisse la paix du Christ dans le règne du Christ. Qu'ajouterions-nous donc à nos réflexions du Carême dernier, si ce n'est qu'elles méritent encore davantage votre attention et qu'elles doivent commander plus impérieusement votre attitude chrétienne ?

C'est pourquoi, délaissant, cette année, la terrifiante vision du conflit mondial, nous préférons, en notre Lettre de Carême, aborder un sujet plus serein, mais non moins profitable à vos âmes, croyons-nous, en mettant sous vos yeux le portrait d'un grand apôtre du pays

Nantais, que l'Église prochainement va inscrire dans le catalogue de ses saints.

Le procès de canonisation du Bienheureux Louis Marie Grignon de Montfort est en effet presque terminé. Le 16 décembre 1941, la Congrégation des Rites a approuvé les deux miracles qui avaient été proposés à cette fin. Incessamment, le Souverain Pontife rendra un dernier décret, appelé « **de tuto** », par lequel il proclamera qu'on peut procéder, en toute sûreté, à la canonisation du serviteur de Dieu. Sans la guerre, il semble que cette cérémonie solennelle serait fixée au cours de cet été. Mais, selon les propres paroles du Saint-Père, « les canonisations comptant parmi les plus grandes fêtes de l'Église, il ne convient pas de les minimiser : mieux vaut attendre qu'elles puissent revêtir toute leur splendeur ». C'est donc pour préparer dès maintenant vos âmes à ce jour de gloire que nous voulons brièvement vous rappeler l'apostolat et les vertus de ce grand missionnaire, dont le souvenir est demeuré encore si vivant dans notre diocèse. Ce faisant, nous resterons tout de même, malgré les apparences, dans l'actualité : les saints sont toujours actuels. L'Évangile trouve en eux ses vivants interprètes, adaptés aux époques les plus diverses de l'histoire. Ils nous apprennent à surnaturaliser le moment présent ; les épreuves d'ici-bas ne les ont jamais abattus, parce que ce qui passe est, à leurs yeux, de bien peu de valeur en comparaison de ce qui ne passe pas. Leurs exemples contribuent à nous entraîner vers Dieu et à nous maintenir dans le vrai sens de notre destinée. Comme nos pères qu'il évangélisa, mettons-nous donc à l'école du Père de Montfort : nous éprouverons sa céleste intercession pour mieux supporter nos misères présentes et les faire servir à notre sanctification.

Le Père de Montfort est venu souvent à Nantes ; il a longuement travaillé dans notre diocèse. Mais trois séjours surtout méritent d'être retenus <sup>1</sup>.

Le premier eut lieu au début de sa vie sacerdotale. Louis-Marie Grignon de Montfort vient de terminer, à Paris, ses études ecclésiastiques au Séminaire de Saint-Sulpice. Ordonné prêtre le 5 juin 1700, il a dit sa première messe avec une telle piété, qu'un témoin a pu écrire : « je vis un homme comme un ange à l'autel. » Il ne sait pas encore vers quel ministère il orientera sa vie : les missions lointaines ou quelque paroisse de sa Bretagne natale. C'est Nantes qui l'emporte par un concours de circonstances providentielles. Un bon prêtre de notre ville, en rapports fréquents avec le Séminaire de Paris, devine quel ouvrier de choix serait ce jeune prêtre et il l'attire dans la communauté de Saint-Clément. A l'ombre de l'église de ce nom, vivait en effet, depuis la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, une association de prêtres, chargés de desservir la paroisse, de former les nouveaux ordinands aux fonctions du ministère, de prêcher missions et retraites dans la campagne. Malheureusement l'erreur janséniste s'était infiltrée jusqu'au sein de cette communauté et ce fut pour le jeune prêtre une souffrance profonde qui le détermina à s'en séparer. Cependant, avant de quitter Nantes, il eut l'occasion d'exercer dans deux paroisses de notre diocèse les prémices de son zèle. Au printemps de 1701, il passa une dizaine de jours à **Grandchamp** : il y fit trois prêches et un catéchisme quotidien ; il administra une fois le sacrement de baptême et présida à deux inhumations, comme en font foi les précieuses signatures du missionnaire, conservées aux archives de la paroisse. Lui-même reconnaît que « le Bon Dieu et la Sainte Vierge lui ont donné à Grandchamp leur bénédiction. »

Quelques semaines plus tard, c'est **Le Pellerin** qui bénéficie de sa parole. Aucun détail ne nous est parvenu sur son ministère dans cette paroisse, si ce n'est qu'il s'y opéra, un grand bien. Dès lors, après ces premières expériences en pays Nantais, on peut dire que la vocation

---

<sup>1</sup> Sur l'apostolat du Père de Montfort en pays Nantais, on peut consulter les diverses biographies qui ont été publiées du Bienheureux, entre autres celles de Grandet (1724), Pauvert (1876), Quérard (1887), Mgr Laveille (1916), Georges Rigault, Abbé Gouin (1930), Louis Chaigne (1937) et plus spécialement Abbé Bourdeaut : Le Bienheureux Grignon de Montfort : ses missions et ses œuvres dans le diocèse de Nantes : articles publiés par le Bulletin paroissial de Saint-Similien depuis octobre 1935 jusqu'à mars 1938. - Du même : Le Bienheureux Grignon de Montfort et le calvaire de Pontchâteau, dans le Bulletin de la Société Archéologique et Historique de Nantes et de la Loire-Inférieure, année 1937.

du Père de Montfort est fixée. Il sera missionnaire ; comme son Divin Maître, il parcourra les villes et les bourgades, semant, à pleines mains et à plein cœur, la parole de Dieu qui convertit, qui relève, qui éclaire, qui sanctifie. Porteur du message évangélique, il va, en s'éloignant de notre région, porter ses pas vers Poitiers, Paris, Rouen, Saumur, le Mont-Saint-Michel, Rennes, Saint-Malo, Saint-Brieuc. Il faut attendre une dizaine d'années avant de le voir revenir dans le diocèse de Nantes. Mais cette fois, son séjour sera plus long et marqué par les faits qui compteront parmi les plus éclatants de son zèle apostolique.

Quand il réapparaît à Nantes, en 1708, il est alors dans toute la possession de ses moyens et parvenu déjà à une haute sainteté. Il vient d'entrer dans sa trente-sixième année. On se l'imagine aisément, tel que la gravure a popularisé ses traits : le visage est émacié par tant de jeûnes et de disciplines ; les cheveux noirs et longs, le nez aquilin. A la main, un crucifix ou un chapelet qu'il ne quitte guère. Avec eux déjà, il a subjugué les foules qui s'attachent à ses pas. Qu'il se montre donc, et ici comme ailleurs on se pressera autour de sa chaire.

Ce fut la paroisse **Saint-Similien** qui eut la faveur d'accueillir la première l'ardent prédicateur, à l'occasion d'une mission donnée par les Pères Jésuites. Grignon de Montfort leur fut adjoint, et des auditeurs, venus en curieux, sortirent, après l'avoir entendu, les larmes aux yeux et la pénitence au cœur, tellement ils avaient été saisis par « le ton pénétrant, la parole vive du missionnaire et la liberté avec laquelle il flagellait les vices. »

Non seulement, il manifestait cette hardiesse du haut de la chaire, mais jusque dans la rue, il remplissait son rôle de convertisseur. Un jour, il fut assailli à coup de pierres par des libertins auxquels il avait reproché leurs désordres : « Laissez-les aller, dit-il simplement à des passants qui voulaient leur faire un mauvais parti ; ils sont plus à plaindre que vous et moi. » Une autre fois, tout près de la Cathédrale, sur « la Motte Saint-Pierre », rencontrant des soldats aux prises avec des artisans, il se jette dans la mêlée pour séparer les adversaires et faire cesser leurs imprécations.

Après avoir prêché une retraite à la Maison des Pénitentes, près du Port-Communeau, il se dirige, à la fin de l'été de 1708, vers le Sud de la Loire et, dans cette région de vignobles, il inaugure ses missions par l'importante paroisse de **Vallet**. La tradition rapporte qu'une femme ayant caché trois péchés en confession, le Père de Montfort lui imposa comme pénitence de laver un mouchoir blanc maculé de trois taches ; hélas ! Malgré ses efforts, les taches ne disparaissant pas, la pauvre femme comprit la leçon qu'avait voulu lui infliger le missionnaire. Prise de remords, elle avoua son sacrilège. A un second lavage, les taches mystérieuses disparurent aussitôt.

Pour attirer à ses sermons les auditeurs parfois trop peu soucieux de quitter leurs travaux, il envoyait, à travers les vignes, son fidèle auxiliaire, le frère Mathurin, avec une clochette à la main, et sur les lèvres un cantique de circonstance ; le succès répondit à ces ingénieuses invitations.

Il en fut de même dans les paroisses voisines : **La Remaudière, la Boissière-du-Doré**, auxquelles il faudrait ajouter Saint-Christophe-la-Couperie, Landemont et Saint-Sauveur, alors du diocèse de Nantes, mais qui depuis la Révolution ont été rattachées à celui d'Angers. Un calvaire situé en plein champ rappelle à La Boissière le passage du saint.

Quittant cette région, le Père de Montfort se dirigea vers les bords du lac de Grandlieu : la paroisse de **La Chevrolière** reçut le bienfait de sa parole. La mission, qui avait été traversée par toutes sortes d'embûches, même les plus inattendues, se termina par une clôture émouvante : la plantation d'une croix, que deux cents hommes devaient porter pieds nus jusqu'au lieu de l'érection. Une boue froide qui détrempeait les chemins causa bien quelque hésitation ; mais le Prédicateur, malgré une fièvre intense, donna lui-même l'exemple et prononça, devant cette foule recueillie, l'une de ses plus vibrantes exhortations.

De La Chevrolière, le Bienheureux porta ses pas vers **Saint-Fiacre**, où des querelles mettaient aux prises les familles de la paroisse à l'occasion de la distribution du pain bénit, et où, aux sépultures, les porteurs du mort avaient la coutume singulière de baiser le maître-autel et de faire choquer contre lui le cercueil. Le Père de Montfort n'eut point de peine à apaiser les cœurs et à faire comprendre le respect dû au saint lieu. Après Saint-Fiacre, **Vertou** réservait au missionnaire l'un des plus grands succès qu'il eût remportés dans sa vie apostolique : succès si grand que devant l'absence de toute entrave, il fut sur le point de clore précipitamment ses prédications et qu'il prononça cette parole mémorable, si souvent citée depuis lors, et si radicalement opposée à la sagesse humaine : « Pas de croix, quelle croix ! » Profitant de ces bonnes dispositions, il organisa une procession, au cours de laquelle il fit brûler les livres mauvais, les gravures indécentes que les paroissiens avaient en leurs demeures. L'histoire rapporte « qu'une jeune fille, n'ayant point de romans à jeter dans le bûcher, y lança ses bijoux comme marque de contrition ».

On était alors au cœur de l'hiver, de cet hiver 1708-1709, dont les anciennes chroniques ont narré la rigueur exceptionnelle. Au froid, s'ajoutaient toutes les misères qu'entraînait pour la France la Guerre de Succession d'Espagne. Le Bienheureux de Montfort arrêta pendant quelques semaines ses courses apostoliques, pour résider, à Nantes, dans une modeste maison qu'il transforma bien vite en atelier de travail destiné à préparer ses futures missions. Chapelets et oriflammes furent fabriqués en série. Lorsque les jours plus longs reparurent, le saint reprit son élan. Il gagna alors la région de Pontchâteau, qu'il va parcourir en tous sens.

Le Mercredi des Cendres, 13 février 1709, il se dirige vers **Campbon**, dont la vaste Église ressemblait à une grange plus qu'à un temple. L'usage d'y ensevelir les morts avait fait de son enceinte une sorte de champ aux sillons raboteux et inégaux. Le missionnaire s'insurgea bien vite contre cette coutume, contraire aux lois de l'Église qui n'accorde habituellement la sépulture dans ses temples qu'aux martyrs et aux saints. Entraînés par sa parole, les hommes venus à la mission s'empressèrent d'enlever toutes les pierres tombales, de repaver la nef et de blanchir les murs. Tout cela ne se fit point sans quelques mécontentements et même on ourdit contre le missionnaire un véritable complot auquel il n'échappa que miraculeusement.

Les missions de **Besné**, **Pontchâteau** et **Crossac** suivirent celle de Campbon. Ce fut à la fin de la mission de Pontchâteau qu'il annonça son intention d'élever, non loin de la ville, le calvaire monumental qui résume encore aujourd'hui l'apostolat du Père de Montfort dans notre diocèse et dont nous reparlerons plus loin. A Crossac, après le passage du missionnaire, aucune inhumation ne se fit plus dans l'église, ainsi qu'en témoignent les registres de la paroisse : les habitants renoncèrent spontanément au privilège qu'ils avaient obtenu du Parlement de Bretagne. Après de tels succès, le Père de Montfort revint à Nantes, vers la fin d'août 1709, mais ce ne fut que pour laisser passer l'époque des grands travaux, peu propice aux missions. Dès le mois de novembre, il repartit pour **Missillac**, où là aussi il s'éleva contre l'usage d'ensevelir les morts dans l'Église ; il réussit si bien à convaincre les paroissiens que ceux-ci achetèrent aussitôt un champ pour le transformer en cimetière que le Père de Montfort bénit lui-même.

Sur les missions d'**Herbignac**, de **Camoël**, d'**Assérac**, qu'il prêcha ensuite, l'histoire n'a pas retenu de détails particuliers. Ces divers travaux le conduisirent jusqu'à l'été de 1710, où nous le trouvons à **Saint-Donatien** de Nantes. Là, dans la très antique chapelle qui est élevée au centre du cimetière actuel, il bénit une cloche, dont il fut le parrain. Divers épisodes, qui manifestent le zèle intrépide du prédicateur, ont marqué cette mission de Saint-Donatien. « Un dimanche on vient l'avertir qu'une troupe d'ivrognes réunis dans un cabaret profèrent d'horribles blasphèmes et insultent les passants. Le Bienheureux se rend au milieu d'eux, leur reproche leur conduite. Les misérables vont se précipiter sur lui, et tirent déjà leur épée. Alors le prédicateur se dresse devant eux, le chapelet dans une main, le crucifix dans l'autre. A la vue de ces deux objets sacrés, les forcenés n'osent plus frapper ; ils sortent. » Une force mystérieuse les a vaincus.

Un autre jour, sur la Motte Saint-Nicolas, il calme, en récitant à genoux son Rosaire, une bande de libertins qui voulaient également lui faire un mauvais parti ; ses adjurations parviennent même à convertir un grand nombre d'entre eux à une vie meilleure.

De Saint-Donatien, le Père de Montfort se rend à Bouguenais. Là il inaugure, pour la procession de clôture, quatorze étendards de satin blanc qu'il avait fait confectionner peu de temps auparavant. Cette procession que rehaussait la musique de la Cathédrale, réunit plus de dix mille personnes ; elle se déroula dans une vaste prairie sur les bords de la Loire, où on avait élevé un reposoir magnifique pour recevoir le Saint-Sacrement. Jamais remueur de foules avait-il connu semblable succès ?

Et pourtant, il en espérait un plus grand encore. Le 14 septembre approchait. Il avait décidé qu'en cette fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix serait béni son monumental Calvaire de Pontchâteau. Nous avons dit plus haut que lors de la mission donnée, l'année précédente, dans cette paroisse, il avait remarqué, non loin de là, une vaste étendue de terrain, la lande de la Madeleine, qui ferait un digne piédestal à Jésus crucifié. Une surélévation du sol rappelait le Calvaire ; de là l'horizon s'étendait à l'infini. Du haut d'une butte artificielle, on pourrait apercevoir trente clochers. Le Père de Montfort, qui avait admiré à côté de Paris le Calvaire du Mont-Valérien, communiqua son enthousiasme aux habitants de la région. Il fallait se mettre à l'œuvre au plus tôt ; l'élan mystique avec lequel nos aïeux bâtirent les cathédrales se renouvela sur la lande de la Madeleine ; « deux cents à cinq cents hommes apportaient chaque matin leur nourriture et leurs instruments de travail, amenaient leurs charrettes et leurs bœufs » ; au chant des cantiques, on creusa d'abord une profonde douve circulaire, et avec la terre et le rocher qu'on en avait extraits, on éleva une colline artificielle de cinquante pieds de hauteur. Tout un peuple de statues forma les douze stations du Calvaire, menant ainsi le pèlerin jusqu'à la croix du Sauveur ; un symbolisme minutieux avait présidé à la plantation de sapins qui évoquaient les mystères du Rosaire. Des images populaires faisaient partout connaître le fameux calvaire ; et ne disait-on pas que des miracles en grand nombre s'y accomplissaient. Vraiment quelle apothéose s'annonçait pour le 14 septembre 1710 !

Mais vous n'aviez pas compté, ô bienheureux missionnaire, avec les embûches du démon et les intrigues des hommes ... Ces douves ne seraient-elles pas plutôt des souterrains ? Ce calvaire, une forteresse ? Il fut facile à vos ennemis de défigurer vos intentions toutes surnaturelles. Ordre vous fut donné de ne point bénir l'œuvre achevée et même de la démolir. La croix que vous vouliez exalter au-dessus de terre s'implanta dans votre cœur. Mais vous l'aviez trop prêchée pour ne pas l'accepter généreusement et dire votre Fiat. « Dieu soit béni, vous écrierez-vous, je n'ai jamais songé à ma gloire, mais à la sienne. J'espère qu'il me recevra dans son sein avec la même faveur que si j'avais réussi. » Le calvaire sera donc démoli.

Il le sera pour quelques années seulement. Car le ciel aura sa revanche. Les générations suivantes reprendront la pensée du Père de Montfort ; aujourd'hui, plus que jamais, les foules viennent à Pontchâteau, qui est notre grand pèlerinage diocésain, où chaque année, pendant les mois d'été, la Sainte Croix du Sauveur est adorée, aimée et priée.

Après une telle épreuve, le Père de Montfort sent le besoin de s'envelopper de silence et de méditation. On ne l'autorise même pas à continuer une mission qu'il a commencée dans la paroisse de **Saint-Molf**. Il revient à Nantes et se retrempe dans la solitude d'une retraite chez les Pères Jésuites, dont il fait l'admiration par son abandon à la Volonté de Dieu. Ainsi exprime-t-il ses sentiments à l'égard des événements qui l'ont atteint : « Je ne suis ni bien aise, ni bien fâché que le Calvaire soit détruit. Le Seigneur a permis que je l'aie fait faire ; il permet aujourd'hui qu'il soit détruit. Que son saint nom soit béni ! J'aimerais mieux mourir mille fois, ô mon Dieu, que de m'opposer à vos saintes volontés. »

Après sa retraite, il gagne la modeste maison qui lui avait déjà servi plusieurs fois d'asile

lors de ses passages à Nantes, et qui existe encore Rue des Hauts-Pavés <sup>2</sup>. Dans cet ancien rendez-vous de chasse des ducs de Bretagne il établit quelques mendiants couverts d'ulcères et en confie le soin à deux saintes personnes. C'était un petit hospice d'incurables que venait de fonder sa charité. Il continua à promouvoir directement la dévotion au saint Rosaire, ce qui le rapprocha plus étroitement des fils de saint Dominique ; il obtint d'être affilié à leur tiers-ordre. Enfin il fonda une association de personnes pieuses, désireuses de vivre plus intensément selon l'esprit d'austérité et de mortification de l'Évangile : c'était la confrérie des **Amis de la Croix**, auxquels il écrivit quatre ans plus tard une lettre demeurée célèbre.

De cette demi-retraite, un seul événement le fait sortir : la crue de la Loire qui, pendant l'hiver de 1710, devint, pour la ville de Nantes, un véritable cataclysme. Le quartier de la Madeleine était particulièrement éprouvé. Ses habitants, qu'on ne pouvait secourir, se voyaient menacés de mourir de faim. Le Père de Montfort s'élance dans une barque et invite les bateliers à le suivre. L'expédition réussit au prix de mille dangers. Son chef improvisé refuse les éloges qu'il mérite et s'éloigne de Nantes, pour n'y plus reparaître avant sa mort prochaine que rarement et brièvement.

En effet il va porter son activité vers d'autres régions. La Vendée, le Poitou, la Normandie l'entendront tour à tour. Cependant, l'hospice des incurables qu'il a fondé à Nantes restera toujours cher à son cœur. De loin, il s'y intéresse. Et quand il lui faut, au cours de ses nombreux déplacements, traverser encore notre ville, c'est là qu'il descend. Entre autres séjours, celui de 1714 a laissé quelque souvenir. Il s'agissait alors pour le saint de sauver les statues de bois qui auraient dû orner le Calvaire de Pontchâteau. Après un voyage difficile sur le Brivet et la Loire, il parvint à les ramener à Nantes, et ce fut dans sa maison des Hauts-Pavés qu'il les abrita. Elles y restèrent une trentaine d'années jusqu'à ce que le Calvaire fût officiellement autorisé et restauré.

Mais le Bienheureux ne put pas voir ce triomphe. Bien qu'âgé seulement de quarante-quatre ans, les mortifications et les travaux apostoliques l'avaient épuisé. Au cours d'une mission qu'il donnait en 1716 à Saint-Laurent-sur-Sèvre, le 28 avril, il rendit son âme à Dieu. C'est là que son corps repose, entouré de la vénération des familles religieuses qui se réclament de son esprit et de son nom.

C'est là qu'après sa canonisation nous irons conduire notre diocèse en pèlerinage pour remercier ce grand serviteur de Dieu des innombrables bienfaits spirituels que son zèle valut aux âmes de nos ancêtres. N'est-il pas juste de dire que, si notre région de l'Ouest est demeurée l'une des plus chrétiennes de la France, elle doit en partie ce privilège à la prédication du Père de Montfort ? Et lorsque, aux jours de la Révolution, cette même région se souleva pour défendre sa foi, l'influence d'une telle prédication, au dire des historiens les plus objectifs, expliqua, en partie aussi, cette héroïque attitude.

Notre diocèse a donc, pour le passé, une dette de reconnaissance envers un tel saint. Nous la lui prouverons déjà d'une manière sensible en contribuant à l'achèvement de la splendide basilique qui, à Saint-Laurent-sur-Sèvre, s'élève sur son tombeau. Lorsque, au cours de cette année, une quête diocésaine se fera en faveur de cette œuvre, les Nantais sauront se montrer généreux.

Mais surtout ils se montreront dociles aux enseignements du Père de Montfort, car telle est la principale gratitude qu'il attend de nous. Ainsi que nous le disions au début de cette Lettre, les saints sont toujours actuels. Leurs paroles nous demeurent. Écoutons-les.

Imaginez, Nos Très Chers Frères, que le Père de Montfort revienne parmi vous. Quel serait le thème de sa prédication au XX<sup>e</sup> siècle, et en pleine guerre ? Il reprendrait tout

---

<sup>2</sup> Au n° 19 ; elle fait partie de la Cour Cathuis

simplement ce qu'il disait déjà, il y a plus de deux cents ans : **Le salut est dans la Croix et par Marie**. Car telles furent bien les deux idées maîtresses de ce géant de l'apostolat. L'Église elle-même les a soulignées, lorsque dans la Collecte liturgique de la messe du Bienheureux, elle le désigne comme « l'éminent prédicateur du mystère de la Croix et du Saint-Rosaire. »

Le mystère de la Croix ! Tous les saints l'ont vécu et prêché. Mais il semble que le Père de Montfort ait reçu une grâce spéciale et trouvé des accents nouveaux pour l'annoncer au monde. On ne l'imagine pas sans son crucifix à la main. Son premier biographe a écrit « qu'on ne saurait exprimer l'amour ardent qu'il avait pour les croix ; elles étaient ses plus chères délices, et l'objet le plus tendre de son cœur ; plus elles étaient pesantes, plus il se plaisait à les porter, plus sa joie augmentait ; il était aisé de connaître quand il en avait reçu quelques-unes, car il était ce jour-là d'une gaieté extraordinaire ; sa coutume était de dire un **Te Deum** en action de grâces toutes les fois qu'il recevait quelque mortification. » Bien plus, il suppliait les personnes pieuses de demander pour lui des croix : « Ah !, s'écriait-il, si les chrétiens savaient la valeur des croix, ils feraient cent lieues pour en trouver une. » N'était-ce pas pour leur en rappeler sans cesse la grandeur et le prix qu'il terminait ses missions par l'érection de calvaires, qui aujourd'hui encore se dressent aux carrefours de nos chemins ?

C'est peut-être surtout dans sa « **Lettre aux Amis de la Croix** » que se manifeste le mieux son amour de Jésus crucifié. Son âme s'y épanche en un lyrisme incomparable, qui semble presque détonner en un sujet aussi austère. Dans la littérature spirituelle peu de pages ont autant d'éclat que celle dans laquelle il s'efforce de définir ce qu'est un ami de la Croix :

« Un Ami de la Croix, dit-il, est un homme choisi par Dieu entre dix mille pour être un homme tout divin, élevé au-dessus de la raison et tout opposé aux sens, par une vie et une lumière de pure foi et un amour ardent pour la Croix.

« Un Ami de la Croix est un roi tout-puissant et un héros triomphant du démon, du monde et de la chair ...

« Un Ami de la Croix est un homme saint et séparé de tout le visible, dont le cœur est élevé au-dessus de tout ce qui est caduc, et dont la conversation est dans les cieux ; qui passe sur la terre comme un étranger et un pèlerin ...

« Un Ami de la Croix est une illustre conquête de Jésus-Christ crucifié sur le Calvaire, en union de sa sainte Mère...

« Enfin un parfait Ami de la Croix est un vrai porte-Christ, ou plutôt un Jésus-Christ, en sorte qu'il peut dire avec vérité ;

« Je vis ; non, je ne vis plus, mais Jésus-Christ vit en moi...

... « Vous vous appelez **Amis de la Croix**. Que, ce nom est grand ! Je vous avoue que j'en suis charmé et ébloui. Il est plus brillant que le soleil, plus élevé que les cieux, plus glorieux et plus pompeux que les titres les plus magnifiques des rois et des empereurs ; c'est le grand nom de Jésus-Christ vrai Dieu et vrai homme tout ensemble ; c'est le nom sans équivoque d'un chrétien. Mais si je suis ravi de son éclat, je ne suis pas moins épouvanté de son poids. Que d'obligations indispensables et difficiles renfermées en ce nom ! »

Méditez, Nos Très Chers Frères, une telle page. Si vous ne pouvez d'un seul coup vous élever à une si haute perfection, qui s'oppose si brutalement aux tendances de la pauvre nature humaine, du moins vous vous sentirez plus forts et plus résignés pour accepter vos épreuves de chaque jour. La croix, acceptée de bon cœur, apporte toujours avec elle sa consolation. Or, à l'époque où nous sommes, qui donc n'a pas sa croix à porter ? Les conséquences de la guerre se font durement sentir dans chaque foyer français. Ici, c'est un mort qu'on pleure ; là, ce sont des prisonniers qu'on attend ; partout, c'est, plus ou moins, une vie de privations pour le présent et d'inquiétudes pour le lendemain. Notre France tout entière gravit un douloureux Calvaire. Mais me tournant vers elle, je me permets de lui redire ce qu'un illustre orateur lui adressait déjà, il y a quarante-trois ans, le jour où l'on inaugurerait, à Pontchâteau, l'actuel chemin de croix :

« O mon pays, oserais-je t'adjurer de n'oublier jamais qu'il n'y a que la Croix pour raviver ta force et rajeunir ta gloire ? Rattache-toi donc de nouveau à l'appui de tes jours prospères, enlace tes bras autour de ce tronc robuste et immortel. Soutenu par Dieu, il ne redoute ni la violence des orages ni les incertitudes de l'avenir, et il est prêt à te communiquer sa vigueur et sa durée ! »<sup>3</sup>.

L'austérité du mystère de la Croix était pour ainsi dire tempérée, chez le Père de Montfort, par sa dévotion si tendre à la Sainte Vierge, dont il fut également l'inlassable prédicateur. Au jour de sa confirmation, il avait ajouté le prénom de Marie à celui de Louis qu'il portait depuis son baptême et à partir de cette date, sa « vocation mariale » ne fit que se développer.

Chaque jour, jeune écolier, il vénère une statue miraculeuse de la Sainte Vierge dans l'église Saint-Sauveur de Rennes ; il entre dans sa Congrégation ; il décore avec soin sa chapelle de Saint-Sulpice et y célèbre sa première messe ; il porte toujours sur lui une image de Marie, qu'il place sous ses yeux ou dans sa main, dès qu'il se met en prière ; il jeûne chaque samedi ; il récite, exalte et établit partout le Rosaire, ce Rosaire, auquel rien ne résiste, dit-il, quand il en a « enlacé » les pécheurs ; il érige, là où il le peut, des chapelles à sa Mère du Ciel : il fait porter ses statues en procession, et en les accompagnant, il aime à chanter l'un des refrains qu'il a composés :

*Pour aller à Jésus  
Allons, chrétiens, allons par Marie,  
Pour aller à Jésus  
C'est le divin secret des élus.*

Ces quelques mots résument le thème favori de sa prédication mariale, qu'en 1712 il consignera et développera dans son célèbre **Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge**, « l'un des plus beaux livres de spiritualité qui soient, a-t-on dit, l'un des plus essentiels avec l'Imitation et l'Introduction à la vie dévote ... dont chacune des pages laisse échapper un faisceau de lumières inconnues, une force cachée et invincible ». Écrit dans la retraite de l'Ermitage Saint-Eloi, au diocèse de La Rochelle, ce petit ouvrage resta inconnu jusqu'en 1842, de sorte que par une heureuse coïncidence nous célébrons cette année même le centenaire de sa découverte et de sa diffusion, diffusion qui devait être prodigieuse, non pas seulement à cause des accents de profonde piété qui animent ses pages, mais surtout en raison de l'exposé si théologique et si clair de la Médiation de Marie, dont le Bienheureux Grignon de Montfort peut être à juste titre appelé le moderne Docteur. Il y développe cette formule que déjà il avait exprimée dans son Amour de la divine Sagesse : « Marie est, de tous les moyens pour avoir Jésus-Christ, le plus assuré, le plus aisé, le plus court et le plus saint ... C'est la Volonté de Dieu que, depuis qu'il a donné à Marie son Fils, nous recevions tout par ses mains ; et il ne descend aucun don céleste sur la terre qu'il ne passe par ses mains bénies comme par un canal. C'est de sa plénitude que nous avons tout reçu. » Comparant les rôles du Fils et de la Mère dans le plan divin de l'obtention de notre salut, il écrira ce saisissant raccourci : « Pour aller au Père éternel, il faut aller à Jésus, c'est notre médiateur de rédemption. Pour aller à Jésus, il faut aller à Marie : c'est notre médiatrice d'intercession. »

La conséquence logique d'une telle doctrine c'est que l'âme doit se consacrer à Marie « par amour et sans aucune réserve ». Qu'elle lui abandonne donc le mérite de ses efforts, de ses souffrances, de ses obéissances ! Ce dépouillement total sera en définitive un enrichissement sans égal. En devenant « l'esclave de Jésus en Marie, le chrétien sera « à peu de frais et en peu de temps » - ce sont toujours des expressions du Bienheureux - déifié, puisque « jeté dans le même moule qui a formé un Dieu ».

---

<sup>3</sup> R.P. Bouvier, S. J.



Devant les perspectives si lumineuses et si consolantes du **Traité de la vraie Dévotion à la Sainte Vierge**, le Cardinal Mercier ne craignait pas d'écrire que son auteur avait pénétré « comme un nouveau saint Jean, dans les profonds secrets de l'Incarnation, de la Croix, de la sanctification des âmes et même de la fin des temps et qu'il avait contemplé Marie, Médiatrice universelle de toutes les grâces, vraie Reine et Maîtresse des cœurs ; exterminatrice des démons ; introductrice au Ciel de ses vrais enfants ; « chemin » voulu par Dieu de notre retour vers Lui. »

Si Marie Médiatrice, daignant continuer sa protection maternelle sur notre ville de Nantes, permet qu'après les événements actuels nous lui élevions l'église de notre promesse, nous saurons nous souvenir que le Père de Montfort fut l'un de ses théologiens les mieux inspirés et de ses plus dévots serviteurs : il aura droit à sa chapelle dans ce temple élevé au centre d'une région qu'il évangélisa.

En attendant, nul doute que, du haut du ciel, il n'intercède pour nous. Et si sa prière devient plus puissante du fait que l'Église s'apprête à lui décerner les suprêmes honneurs de la canonisation, ayons recours à lui avec cette confiance qu'il rencontra, il y a deux siècles, dans les âmes de nos ancêtres. A nous, comme à eux, qu'il prêche la vanité de ce qui passe et qu'il inculque l'amour de Jésus et de Marie ! Par-là, il nous entraînera sûrement vers le Ciel, selon le couplet de l'un de ses cantiques, fredonné encore par lui à sa dernière heure, sorte de testament spirituel, dont nous devons retenir et pratiquer la consigne :

*Allons, mes chers amis,  
Allons en Paradis !  
Quoi qu'on gagne en ces lieux,  
Le Paradis vaut mieux !*

Donné à Nantes, en notre demeure épiscopale, sous notre seing, le sceau de nos armes et le contre-seing de notre Secrétaire général, le 2 février 1942, en la fête de la Purification de la Sainte Vierge.

✠ **JEAN-JOSEPH,**  
**Évêque de Nantes.**

Par mandement de Monseigneur :  
**J. Boisselier,**  
Ch. hon., Secrétaire Général.